

DOMINIQUE PETITJEAN

*L'hébétude
dont je parle*

Une folle histoire du vide créateur

septièmement :

*Circonvolutions et lacis
de l'acte de penser en-dehors de mon esprit.*

exergue

avant propos

Rechute -I -

Rechute -II -

Rechute -III -

Rechute -IV -

à propos

avant propos

Amis, ma plume étant parvenue à ce que l'expérience de l'âge me soit venue sans avoir vécu, c'est à votre pertinence que je sou mets ces dernières "Rechute" dans les engrenages du langage d'une poésie qui déroulent dans le vide attracteur de ma page des tournures de phrases émaillées de rimes dont la pertinence de leur évidence nous leurre, dès lors que ce n'est qu'en revenant affronter les idioties de ma gaucherie que mon esprit, lesté du poids de son hébétude, croise des pensées.

DOMINIQUE PETITJEAN

L'hébétude dont je parle

Rechute - I -

à Jacques Gelé

Plus j'écris moins je suis et quand bien même,
aventuré dans un poème, délesté de mon corps je
me réjouis d'embrasser des phrases jolies, vient
que l'hébétude reflue, l'encre tarie, dans les
méandres éclusés de mon esprit.

Si je savais capturer des pensées autrement qu'en remontant la trace laissée par mon geste maladroit de les écrire, l'hébétude me maintiendrait-elle dans l'ignorance de la connaissance qu'une fois bouclée, la phrase avance.

Bien que précédées d'une hébétude obtuse, dès lors que des pensées confuses, une fois écloses dans une prose, déflorent les oublis de mon esprit, je griffonne des accroches de phrases pour le poème que j'ose.

Comment approcherais-je la pensée poursuivie qui, correctement formulée, arraisonne mon esprit, si je ne déversais sur ma page, faute de sa forme résolue, l'à peu près de son contenu.

Sans les errements de la phrase retorse dont le sens évolue tant que son mot de la fin ne se rattache à son début, la pensée issue d'une tournure imprévue ne se détacherait de mon esprit ballot qui, dans la vacance du temps où se prolonge la carence des mots, s'égarerait à les chercher hagard.

Quand tarde à jaillir de mes idioties une pensée partageable avec autrui, vu le temps que je dégote dans des phrases en loques les rimes ad hoc d'une formule baroque, mon esprit fatigué d'être ballotté d'invraisemblances en insignifiance par une plume manquant d'aisance, dans l'hébétude s'alanguit.

L'hébétude privant ma plume d'un discours délié aussi longtemps que sur une pensée diffuse, une formule abstruse ne se soit explicitement refermée, j'assiste sur nombres de pages blanches, mesure de mon idiotie, aux balbutiements de la phrase dont le contenu imprécis, à la première rime, s'arrime.

La pensée que ne formulerait ma voix, sur l'aire vierge de la page se déploie aiguillés par la rime libérée de la métrique d'autrefois, bien que son éclat une fois poli par mes doigts sera refoulée dans l'oubli étant donné que ce n'est que lorsque le brassage des mots, dans l'espace vide d'une page, s'agentent au-devant de mon insuffisance, que mon esprit sort de son hébétude rémanente.

L'aire vierge des feuilles de papier recyclé étant illimitée, s'y accumulent pendant plusieurs années des tournures emberlificotées de phrases maintes fois remaniées avant que ne se profile dans une formule au tour subtil la pensée ductile qui s'empile, car les preuves convaincantes sur le vide créateur ce n'est pas à la sagacité de mon esprit que je les dois, mais au travail de mes doigts.

La forme concrète de la pensée courtisée restant abstraite dans ma tête je tourneboule la phrase indécise autant de fois que sa tournure n'ait acquise cette célérité ondulante qui sourit au dilettante puisque, sans un bricolage des rouages du langage qui ouvre un passage dans le vide attracteur de la page, mon esprit resterait, dans un espace vierge de trace, stupidement sur place dans l'attente du contenu qui apparaît au terme de l'évolution d'une forme qui se déplace.

À défaut de m'appuyer sur un savoir solidement charpenté il advient néanmoins, que mon esprit entre en résonance avec le silence de son indigence quand, écrivain assis au milieu de la ronde des heures, ma plume étire dans tous les sens le vide blanc de la page jusqu'à ce que, dans un radotage obtus, s'articule cette évidence que, privée de la page nue inhérente à sa venue, cette dernière pensée qui n'en est plus une, me serait restée inconnue.

Comme les traits de mon visage ne se réfléchissent dans le miroir qu'après avoir traversé l'espace désencombré du couloir, les contours de mon hébétude ne se détachent de la page blanche que lorsque, dans la tournure de la phrase sans rature qui efface la distance entre la blancheur de la page et le miroir de ma conscience, le vide silencieux parle à mes yeux.

Ma page blanche ne resterait qu'un miroir silencieux si ne se consolidait sous mes yeux une vision du vide infini qui se clarifie où s'opacifie tant qu'il ne ressort de la phrase alambiquée un contenu suffisamment limpide pour mettre un terme à son parcours, mais comme que j'en suis à l'âge où mon esprit balourd tarde à se dissocier du bafouillage déversé, l'hébétude dans la paresse se convertit en de la sagesse.

La trajectoire de mon poème allant de l'effacement de ma mémoire d'enfant à l'hébétude du vieil âge qui, pour trouver une issue au cheminement d'une vie de l'esprit sur l'aire vierge de la page, fourrage dans le verbiage, si bien que je scinde mon être qui ne parvient à être en amont de la lettre, pour qu'une moitié s'en aille quérir sur une page blanche, le vide meublant le quotidien de l'autre.

Avec les mots de la phrase à venir qui sont restés les mêmes que ceux de l'enfant qui gribouillait son désespoir de ne pas avoir appris son devoir, persévérerais-je dans mon ambition de contenir le vide inépuisable de la page blanche qui éprouve quotidiennement mon esprit si, pour ne pas le voir, avec une histoire qui s'appuie sur le socle arbitraire d'un savoir, j'en avais acquis l'oubli.

Anticipant votre souhait de ouïr le fond de ma pensée aussi distinctement que le reflux des vagues dans un coquillage, j'évide la phrase encombrée du lieu commun que le savoir de l'esprit précède les acquis de la main qui parasite la connaissance que j'acquière par moi-même dans le polissage du poème quand m'apparaît, au terme de mon geste, à travers le filet tissé des mots qui restent, la fibre nacrée du papier apprêté pour absorber l'encre noire du bruit de roulis de mon idiotie.

Comme les à-coups du rabot dans les mains de l'apprenti instruisent la mémoire de son savoir, ce n'est qu'au terme de mes maladresses que ne sanctionne l'aire vierge illimitée des feuilles de papier recyclé, que la phrase brouillonne que j'affute pour contenir le vide attracteur de la page blanche qui inspire mon délire comme l'éther que je respire, dans mon esprit, percute.

Dès lors que c'est l'habileté de la main qui instruit l'esprit en retard d'un coup sur l'éclat produit, comme les premiers gestes de tailler le silex sculptèrent le cortex de mes réflexes, hébété mon esprit le reste tant que sous mes yeux n'apparaisse, puisque c'est au gré des rimes décochées pour entailler le contenu de l'embrouillamini entretenu, que s'affine la pointe avancée d'une pensée dans le vide illimité.

Ma plume de gribouilleur n'ayant pas d'autre choix, une basse continue d'hébétude étouffant ma voix, que de requérir la surface vierge de la page pour que la pensée qui se conçoit dans le tissage des mots avec les doigts, dénoue le silence de mon insuffisance, tout en ne perdant pas de vue que le motif de la phrase apparue est de situer sur l'échelle du vide, entre le point blanc de la page le plus infime et l'espace infini où l'univers s'abîme, le vertige de mon esprit.

Bien que des rimes opportunes se répondent parmi les mots dissonant d'une ronde pour nouer, devant moi, des pensées de bon aloi sur le vide attracteur de la page blanche dans lequel s'enhardit mon esprit pour y dégager un horizon avec les mots de sa déraison, un filet de voix susurre, en sourdant d'entre les ratures de l'hébétude que j'endure, le regret de n'oser l'aventure en dehors de l'écriture.

Mon hébétude ne serait-elle que d'ignorer les pensées articulées par les rencontres fortuites de mes rimes d'écoliers, car c'est avec les années que je dois compter pour que l'habileté de ma main mette en relief le vide blanc de la page tel le marbre lisse pour les bosses du sculpteur et que ressortent, de la platitude d'un quotidien, les moments d'aphasie qui rattrapent mon esprit lorsqu'il poursuit le mot qui lui échappe, et dont j'expose les longs silences que je souligne pour faire le malin.

De cette hébétude prégnante qui m'accompagne au long de la phrase bout de ficelle à laquelle je m'attelle jusque dans les recoins de la page, mon esprit ne s'en déprendrait si mes doigts ne revenaient démêler l'imbroglio de mots déversés de mes ignorances pour en extraire le fil brodé d'une connaissance du vide de la page vierge sans lequel je ne pense.

Dès lors que ma plume ne capture, ni ce que je pense, ni ce que je dis, mais l'allégorie qui s'écrit, ma tâche se résume à ce que la tournure ergotante de la strophe déroutante déroule sous mes yeux, dans une ligne de chant harmonieux, la trace du cheminement de mon esprit dans le vide blanc de la page puisque dans un autre paysage je ne saurais, de mon ignorance, tirer un avantage.

Plutôt que de laisser la blancheur de la page engloutir la tentative d'émerger d'une pensée, je lance des poignées de mots autant qu'il en faut, le pertinent faisant toujours défaut, et comme l'hébété que je suis concocte une histoire sans l'acquis d'un savoir notoire, le vide de l'aire vierge de la page, de son oubli qu'il fut le support inépuisable des raturages des pulsions ambiguës de ma psyché, est devenu le corps du contenu qui accapare mon esprit vieilli.

Dans le dernier de mes âges où les mots de mes poèmes prolongent, après avoir épuisé la noirceur de mes songes, la trajectoire d'une enfance sans mémoire, il me faut plier mon être au dicta de la lettre qui dévore mes yeux et l'essentiel de mon temps pour que, la traversée de la page blanche réussie, mon âme et mon esprit se rapprochent du vide infini.

Ressorti du purgatoire du tiroir, l'argument abscons sur le vide créateur s'étire sur l'écritoire aussi longtemps que la rime d'un autre âge ne le consolide sur ma page car, sans cette nécessité comprise de la page vierge requise, je ne m'efforcerais d'articuler clairement, dans l'ordre des consonnes qui joliment sonnent, le vide créateur de mes pensées qui sont d'autant spéculatives que l'hébétude m'en prive.

Avant qu'une pensée finement brodée sur le vide attracteur ne se balance dans une belle apparence d'un bord à l'autre de la page en attente d'une performance, la tournure imparfaite de la strophe abstraite qui valse autour du rien dans lequel je me tiens éprouve la sagacité de mon esprit résolu à ce qu'à la rime orpheline qui reste suspendue dans une tournure sibylline, réponde précisément l'écho de la non-pareille attendue qui, sur un dernier mot, conclut.

Quand l'éclair d'intelligence attendu n'a toujours pas jailli, la nuit venue, de la strophe décousue, l'acuité de mes yeux faiblit de ne voir, dans les méandres d'encre noire, remonter le sens clarifié de la pensée désirée, si bien que m'abandonne le courage de perpétuer l'ouvrage, car le vide créateur que j'entrevois ne se conçoit que si le travail de mes doigts parle à ma voix.

Si la strophe désarticulée ne restait sourde à la controverse qu'un énoncé tâtonnant ne peut concevoir ce qu'il prétend, les fragments dispersés de vide créateur avéré ne m'inciteraient à prolonger l'ouvrage où la trajectoire déclinante de mon voyage affleure, sur l'aire vierge des pages, la mémoire effacée de mes jeunes années.

Quand, trop longtemps enlisé dans la blancheur de la page, mon esprit se laisse arracher par les embardées d'une plume qui s'enhardit à transposer le silence pesant d'une hébétude dans la musicalité d'une étude, dans le pataquès qui s'accumule dans ces moments où j'affabule, les rimes qui tintinnabulent à l'approche d'une virgule, pensent pour moi.

Comme les lignes des éléments d'Euclide se tracent dans un espace vide, le trait lumineux d'une pensée sur le vide créateur n'apparaît sous mes yeux que lorsque la phrase déroulée à parcourue, sur l'aire vierge de la page, la distance nécessaire pour y inscrire un contenu si bien que, lassé d'attendre que s'entrelace aux fragments d'une trace une pensée perspicace, l'hébétude de mon esprit morose, entre un fatras rébarbatif et un jargon démonstratif, s'interpose.

La phrase mouvante bégaye-t-elle dans la tête du poète aussi longtemps que la mémoire de son savoir ne cogite une formule solide sur la primauté du vide, ou ne serait-ce pas plutôt l'idiot qui permute sans relâche sur l'aire vierge illimitée des pages les mots qu'il rabâche jusqu'à ce que brille, comme l'astre qui scintille au terme d'une agrégation de la poussière dans l'expansion de l'éther, la pensée qui se déploie dans l'ordre où sonnent éloquentement voyelles et consonnes.

Comme la strophe survenue reste superflue tant que son contenu farfelu ne dépasse le savoir attendu, ses fragments griffonnés gauchement dans le vide attracteur s'agencent différemment dans le geste qui les reprend pour les aligner dans le vide créateur d'une tournure adroite, si pour mon esprit qui exige un nombre démesuré de pages blanches sacrifiées pour avancer d'un pas dans l'espace vierge de trace, l'écart n'est point trop grand.

Si, d'attracteur, le vide de la page ne devenait créateur de l'évolution de la trace par où l'écoute de mes yeux repasse, le fatras de mon premier jet ne se donnerait pour objet, puisque l'effet recherché dans la banalité d'une prose ne s'impose que lorsque la vieille rime que j'ose en devient la cause, de chuter du haut de ma page autant de fois que n'ait jailli d'une tournure jolie, le trait lumineux de la pensée qui ravit l'esprit.

Une fois que la hardiesse l'emporte sur la paresse et que s'intensifie le raturage des banalités qu'une prose naïvement propose, et comme mon hébétude ne se dépasse que si j'embrasse la folie de placer en amont de la pensée convoitée les pages blanches que je dois parcourir pour laborieusement cueillir son avancé, il advient que mon esprit chemine sans s'égarer dans le vide illimité préalablement balisé par une formule aride.

Les bribes de cette hantise que le vide attracteur de l'aire vierge de la page ne se transmue en un vide créateur de l'apparition de la pensée articulée qui sort momentanément mon esprit de son hébétude s'enlisent dans la bêtise si, de lassitude, mes yeux ne cherchent plus à voir s'ordonner, dans une tournure chantante, les mots d'une gigue délirante.

Puisque seule l'écoute de l'écho des rimes dont j'ai l'usage décide du choix des mots à venir pour combler le vide attracteur de la page, aujourd'hui encore, guidé par cette évidence banale qu'une pensée originale ne peut s'imposer dans une tournure bancale, la dernière embrouille que je tresse attend, sur nombre de pages blanches, que j'en acquière l'adresse.

Une fois encore repasse cette heure tardive où je finis par oublier la finalité de la phrase décousue qui boucle dans ma tête à la recherche de l'accroche perdue de son début, alors m'agite la panique de ne plus m'échapper de l'entonnoir du non-savoir au point que mes jambes agitées se jettent, en bousculant ma chaise, dans des allers et retours devant la pendule du vestibule qui égrène la solitude pour, une fois l'espace délimité et le temps apprivoisé, me figer dans un quart de tour devant le miroir qui me renvoie la silhouette desséchée d'un âge avancé si bien que la voix timbrée de mon souffle, bouleversée de me voir

hébété de la tête aux pieds, me rappelle qu'elle a mémorisé pour les offrir à l'écoute, les amours de loin d'un poète qui ne s'aventure en dehors de l'écriture, mais avant de me réciter le dernier su, la folie de mon esprit se double de ne se mouvoir désormais, car ne percevant plus se tramer dans le vide attracteur de la page une histoire à tiroirs, que dans un passé invariable.

Mais si ma main n'explorait plus, avec des gestes sonores, le chemin des mots suivi par mon esprit et que le reste de mon corps ne s'efface pour que s'élabore dans le déploiement d'une trace, une aventure qui me dépasse alors, privée de la page blanche où le vide infini se différencie du néant, ma pensée s'assombrirait de la mélancolie de ne retrouver dans les méandres divaguants des mots écrits, l'histoire d'une enfance enfouie dessous la nuit d'encre noire de mes oublis.

Sautant d'une phrase grossièrement défrichée à la précédente toujours embroussaillée qui exige que je jongle, comme naguère le trouvère, avec les rimes du dictionnaire afin qu'à mesure des trouvailles de leurs accordailles, mon esprit puisse cheminer dans le vide illimité préalablement balisé par les pensées venues pour éclairer l'horizon d'un chemin obstinément parcouru, bienheureux je traverse, pour autant que les feuilles de papier vierge ne viennent à manquer, le brouillard de mon hébétude à gué.

*poème relu et modifié
le mardi 23 mai 2023
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

L'hébétude dont je parle

Rechute - II -

à Michel Penou

J'écris à partir de l'effacement de ma mémoire d'enfant et de la mélancolie d'inscrire les impasses de ma vie dans l'horizon de cet oubli ce qui fait que se retrouve dans le sillage de ma plume, après des années de mise à nu de ma psyché ambiguë dans mes amours de loin, le vide qui m'éprouve lorsque, avec le déclin de l'âge, mon ombre se penche sur le vide blanc de la page.

Fils resté fidèle à la peintre et poète dont l'imaginaire fut absorbé par des empreintes d'encre noire imprimées à l'aveugle sur du papier qui vous initient, les sortilèges de la fée Mélusine réussis, aux mystères des forêts qui recouvre la terre et comme, depuis le jour de sa mort, le rien de mon être s'est isolé dans le travail de la lettre, le filet d'encre noire qui vous relie à la vie absente se déverse dans la fêlure qui me traverse, de la page de titre effacée de ma mémoire à la page blanche en attente dont le vide est créateur de mon histoire.

Sans cette violence qui déchira le ciel de mon enfance, mon âme apeurée aurait-elle limité mon geste à tramer avec des mots orduriers les orgies des songes qui ébranlent ma paresse pour que se prolonge, page après page, le désir de l'amour promis jusqu'aux abords de l'infini, plutôt que de s'adonner aux plaisirs des corps qui consolent de l'acceptation de la mort.

Contrairement aux nombreuses années qu'il m'a fallu pour que le vide attracteur de ma page blanche devienne créateur du cheminement de mon esprit en inspirant les pensées cueillies dans le sillage de l'écrit, lors de mes nuits d'encre noire, les rimes décochées par un démon malin pour que, dans le ciel de ma page, ne fléchisse le désir de l'amour promis qui transporte mon âme vers l'infini, reviennent se planter dans mon sein meurtri d'en être privé sans fin.

Alors que les amours de loin dont mon âme se grise dans son vol vers l'infini je ne puis les écrire sans que le flot des mots grossiers ne m'éloigne, les pulsions du corps accumulant tous les torts, des fusions charnelles où les liens qui s'y tissent ne sont éternels, le vide attracteur du savoir dérisoire poursuivi par mon esprit devient créateur d'un vide intérieur que ma page blanche, quotidiennement, entretient.

Le vide attracteur d'une page blanche restant le même à l'infini, le travail exigé pour y maintenir le cheminement de mon esprit est décuplé alors que mon âme jouit s'en entrave, dans son voyage sur le lit blanc de ma page, des dérapages du langage, le déversement sans retenu des mots crus ne cessant d'entretenir le désir des plaisirs de la chair combattus.

Mon âme ne volerait dans le ciel de ma page où l'amour de son désir se fortifie d'être éternellement promis dans des orgies impunies, et mon esprit ne cheminerait sur l'aire vierge illimitée des feuilles de papier en retrouvant dans la trace déployée le vide affronté si tous les deux n'accroyaient que dans le vide originel qui, de n'être pas réel, est éternel, le néant, au-delà de la fin des temps, n'a de place.

Sans l'aire vierge de la feuille de papier recyclé mes doigts ne conduiraient la phrase rebelle à s'aventurer dans le vide attracteur qui n'a d'autre fin que d'amener mon âme émoustillée et mon esprit hébété à cheminer dans un vide providentiel quand bien même celui-ci se comble, comme le réel ne sera absorbé par le néant aussi longtemps que l'expansion de l'univers dans le vide originel anime la flèche du temps, de poèmes ignorés et d'ouvrages inachevés.

Mon geste remanierait-il la phrase bringuebalante aussi longtemps que l'agilité de son déroulé ne m'enchante si parallèlement ne se poursuivaient sur ma page, et le voyage de mon âme transportée par son délire de ne jouir que du désir de s'incarner dans un plaisir défendu de la chair qui la ferait chuter sur la terre, et le cheminement de mon esprit qui acquière la connaissance du futur de son aventure dans une perpétuelle relecture insatisfaisante des mots qui s'agencent.

Empêtré dans un salmigondis de mots que je rabâche sans que mon hébétude ne s'en détache, s'insinue néanmoins dans mon esprit que les rimes entendues dans des moutures distordues finiront par clamer une pensée bien vue sur le vide créateur puisque perdue, dans cette spéculation farfelue, cette exigence de façonner du sens pour habiter les cieux depuis la mort de Dieu.

Depuis que je suis attentif à l'évolution de la forme à laquelle le contenu se conforme, les rimes qui s'entre-appellent pour consolider ma ritournelle sur la force d'attraction créatrice du vide où mes pensées se consolident ne cessent de réclamer, pour que se reflète le miracle d'y croire dans une strophe polie comme un miroir, une page blanche de plus.

QUAND mon esprit se cogne, dans les relectures de l'ouvrage, aux rimes charnières des strophes gauchement articulées bien que sur le moment, leur bricolage m'époustoufle car ne fusant pas de mon souffle, mon ego blessé s'attelle à ce que chacune d'elles parcoure de nouveau l'aire vierge de ma page pour, dans un affrontement du vide, qu'elles se consolident dès lors qu'il n'y a, pour que l'insuffisance de mon être puisse s'atteler aux trouvailles de la lettre, pas d'autre issue.

Privé de la connaissance qui permet de dérouler avec aisance les mots de cette évidence que ce n'est pas le temps passé qu'il faut mesurer mais les pages blanches sacrifiées pour que la strophe ébauchée parcoure sans détours, de haut en bas et de gauche à droite du vide attracteur de l'aire vierge de ma page, dans une suite d'accords de rimes sonores, la distance d'une pensée.

Sans la force d'attraction du vide créateur de l'aire vierge de la page, l'ébauche que je relance n'acquerrait l'once d'une cohérence car, tant que l'écho des rimes dispersées sur une lignes brisée ne dirige l'écoute de mes yeux dotée d'un métronome sourcilleux vers le vide nécessaire au déroulé de la pensée passagère, je ne cesse de buter sur le sens de mon errance dans le vide illimité.

L'amour promis m'ayant dispensé d'acquérir, depuis l'enfance, le socle d'une véritable connaissance je m'appuis, pour répondre à l'attraction du vide de ma page blanche, sur le ressort de l'ignorance qui étire mon cafouillage tant le flot des mots ne contente, dans un cours harmonieux, l'écoute méditative de mes yeux et qu'ainsi se concrétise cette entreprise de ne saisir une pensée sur le vide créateur avant qu'elle ne se lise.

Quand l'hébétude que j'endure me plombe au milieu des ratures d'une écriture qui s'applique à transcrire le vide immobile de l'aire vierge de la page dans la temporalité d'un radotage, pour que de nouveau m'entraîne le toutime des rimes vers une coda dont la brillance de la cadence détermine la portée du sens, il me faut renoncer, entre les somnolences ponctuant mon impéritie, à la prédominance de mon esprit sur la strophe qui s'écrit.

C'est constamment que mon esprit reste dans l'hébétude de ne pas connaître par avance l'agencement laborieux du propos judicieux sur le vide attracteur de la page qui absorbe l'attention de mes yeux, car ce n'est qu'au terme d'un raturage des mots dissonants d'un rabâchage assommant que s'impose, en-dehors de ma tête, la formule abstraite dont la bonne cadence des assonances récompense les coups de butoir de mon ignorance.

Devant la page blanche j'aspire, mes yeux ne comprenant pas ce qu'ils voient sans l'entendre, à ce que l'aire vierge de la page s'agrandisse autant qu'il le faut pour que les mots de mon verbiage, enrôlés par la tournure chantante d'une strophe cohérente, capturent l'attente de mon esprit d'être momentanément délivré de son hébétude pour, dans le vide infini, de pensées utiles en pensées futiles y cheminer comme dans l'éther que je respire.

Puisque seules les pensées délivrées par les strophes concoctées avec les mots rabâchés de ma lubie sur le vide créateur compensent mon ignorance des savoirs qui procurent un pouvoir, la parenthèse d'une nuit brève et sans rêve refermée, le corps habillé de la tête aux pieds pour se faire oublier je martèle, comme le forgeron dresse le fer sur son enclume, la phrase retorse à l'allant de ma plume.

Pendant des années il me faut, étant riche de peu de mots, revenir ressasser mon délire sur le vide créateur de l'aire vierge des pages où m'apparaissent, dans des strophes qui ne brillent que si inlassablement je les vrille, vu que c'est par les yeux que j'entends leurs défauts, des pensées de pacotilles qui sont satisfaisantes à mon niveau, dès lors qu'elles ne laissent s'échapper mon esprit du vide blanc de la page, ni par le bas, ni par le haut.

Quand alerté par mon idiotie, je reviens affronter les strophes de mon poème dont la concision est tendue à l'extrême pour décocher un trait d'esprit, leur gaucherie que mes yeux n'entendaient pas jusqu'ici m'astreint à resserrer plus encore leur tournure retors, puisque seules les rimes rapprochées conduisent mes yeux sans dévier au cœur du vide de la pensée visée.

Étant donné que mon poème ne se ferait sans le support d'une page vierge où son thème s'épure ou s'opacifie suivant que le flot des mots usés que je triture l'emporte sur les ratures, si bien que la pensée volatile convoitée par mon esprit curieux n'apparaît dans une tournure subtile sous mes yeux que si le cœur de la strophe ciselée est suffisamment évidé, comme le motif d'une dentelle autour de son vide originel, et que le fil des mots de mon histoire se déroule depuis le vide créateur de mon savoir.

La strophe plus ou moins bien ficelée qui embobeline mon esprit obnubilé par le vide créateur de la page blanche où les rouages du langage trament une histoire dont je m'attribue le façonnage, foutraque dans l'approche régressive des moutures successives elle le resterait si déjà ne se trouvait, dans le charabia simplet de mon premier jet, une inconsistance génératrice de sens.

L'amour désiré ayant détourné mon esprit des études qui s'articulent autour d'une certitude, il me reste comme seul avoir l'aire vierge des pages où les va-et-vient de ma main reviennent tisser la pensée au rythme de la trappe du mot qui m'échappe, mais pour que son entrain ne soit brisé par les silences de mon ignorance j'œuvre, en soulignant les rimes subtiles dont les retours consolident une trame fragile, à transposer l'immensité du vide immobile dans une parole qui file.

Le présupposé accepté que la pensée convoitée ne soit qu'évanescence tant qu'un long travail de la lettre auquel ma main a appris à se soumettre ne lui façonne une existence, je limite ma tâche à ce que les rimes des comptines naïves de mon enfance qui masquaient déjà mon inconsistance m'instruisent, dans le vieil âge, que le fil de mes pensées ne se dévide que si, de ma page blanche, elles en mesurent le vide.

Dès lors que la page blanche s'est imposée comme étant le miroir du vide créateur de mon savoir, l'inlassable geste qui n'a de cesse qu'advienne dans le sillage de mes doigts une lecture fluide de la strophe difficile puisque son écriture malhabile n'a d'utilité que de mettre en mouvement mon esprit dans l'espace d'un vide immobile pour y croiser des pensées qui, à mesure de leur concrétude, brisent les plages de silence de son hébétude.

La pensée qui contente la mise en mouvement de mon esprit je la dois aux pages vierges qui se multiplient en amont de la phrase brouillonne qui reconduit mes yeux, en un tour judicieux, face au vide créateur en attente de la page suivante car son cheminement s'interromprait si, du vide de ma page blanche, l'image n'était parlante.

Si l'aire vierge des feuilles de papier recyclé n'était illimitée déjouerais-je l'hébétude qui fige mon esprit dans le vide si un mot est raturé avant que le percutant qui réussit à le percer ne soit trouvé et que puisse continuer d'évoluer la phrase alambiquée vers la conclusion imprévue qui scelle le contenu inattendu si bien que, comme la répétition de cette tare arc-boute la spécificité de mon art, arrive tôt ou tard que se formule un savoir sur le vide infini je ne puis voir et que mon histoire s'éternise sans que son sujet ne s'épuise.

Pressé par la barre noire des nuages qui rapproche l'horizon je marcherais d'un bon pas si je ne cherchais dans ma besace papier et crayon pour conserver la trace des quelques rimes pugnaces de la strophe bavasse qu'un tour nouveau disloquera bientôt, car ma prétention de poétaillon est de débiter en vers, le vide originel qui englobe l'univers.

Rapidement je griffonne les quelques rimes qui sonnent, sinon mon esprit s'enferme dans la folie de lutter contre l'oubli de la strophe imparfaite qui boucle dans ma tête sans que celle-ci ne s'arrête sur le phrasé mélodieux qui déroule la pensée qui séduit l'esprit quand son écoute réjouit les yeux, car seule la bonne cadence des stances d'une ronde embrasse l'immensité du vide d'où ne s'échappe le monde.

Pourquoi, dès maintenant, m'arc-bouter le dos au vent pour enchaîner, sur un bout de papier défroissé, une suite de rimes qui confirme que, comme pour l'astre en mouvement dans vide de l'espace, ne peut se déployer une trace sans que ne soit vierge une surface et d'autant plus que je dois pendant des années, pour boucler la tournure d'une phrase correcte, affronter une cascade d'échecs.

Que mes doigts ne puissent plus, sur le bout de papier saturé d'un salmigondis raturé, accorder platement des rimes qui par deux s'expriment, mes yeux sont alors privés d'entendre la raison du pourquoi que, sans le vide de l'éther, ne se dissiperait l'énergie de la matière, et c'est avec la compagnie de fragments tronqués d'une strophe désarticulée que délayent les premières gouttes qui au vent s'ajoutent, que cette dernière pensée nébuleuse me laisse, sur un chemin sans abri, sans parapluie.

D'avoir noté sur un bout de papier les rimes décochées dans tous les sens pour atteindre, au travers de l'immensité de l'éther où les astres scintillants se consomment aussi vite qu'à son échelle une étincelle, le cœur du vide originel dont l'essence première est d'être éternel, rassurent mon esprit qui oublie, sous une pluie d'hiver que renforce un vent contraire, que la création de l'univers repose sur l'envers de sa matière.

Imbécile heureux d'avoir égrainé, sur un bout de papier, les rimes entêtantes d'une strophe brinquebalante sans savoir à quelle compréhension du vide créateur celles-ci aboutiraient car c'est dans l'après-coup, pour sortir du tournoiement de la boucle de mots qui rend fou tant qu'un retour bien ordonné des rimes assonantes ne la dénoue, que je tisse avec les plus insistantes, une pensée triomphante.

Cette assertion que l'accélération de l'expansion de l'éther de notre univers n'est due à l'épuisement du souffle violent de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe, la dois-je à l'aire vierge de la page qui encourage le bricolage du langage où c'est la rime d'antan qui décide du cours des mots suivants, puisque ce n'est qu'une fois que joliment sonne le déroulé de la phrase qui étonne que le beau, faute de mieux, est vrai à mes yeux.

La phrase dont les assonances se fredonnent n'ayant comme intérêt que son bel attrait, ce n'est que lorsque la rime trébuchante transmuée en une sonnante carillonne là où mes yeux s'égareraient de ne pas l'entendre où ils comptaient que mon esprit démuné s'approprie, dans le redoublement entêtant des phonèmes qui module l'ordonnancement des signifiés d'une pensée dans la strophe rimée d'un poème, le vide encore inexploré de ma page blanche comme toile de fond de sa déraison.

Resterais-je à l'écoute du remplissage du vide de la page qui s'agrandit à mesure que s'y déverse un salmigondis si, dans le flux sans pause d'une prose, des rimes guillerettes ne s'accorderaient sur une musique simplette pour concerter sur l'échange qui ne s'arrête, entre le vide blanc de la page et la vacuité de mon être.

Avec la lyre à une corde qui m'accompagne quand je travaille du chapeau je déjoue les rimes badines des strophes cabotines qui glissent vers une humeur chagrine qui sonne faux car j'aimerais avant que chacune dans l'oubli ne se taise que la tonalité mineure de leur fanfaronnade, plaise.

Dès lors que, sans le vide attracteur de la page blanche, les vingt six lettres de l'alphabet ne me permettraient d'entendre avec les yeux le franchissement de l'instant présent qui, autrement, resterait silencieux, je cisèle avec un stylet des strophes déconcertantes qui, une fois leurs iambes rythmés à leur avantage, sont suffisamment entraînantes pour élever brièvement mon esprit soucieux au dessus du vide blanc de la page où s'éternise sa perpétuelle attente qu'advienne, au-devant de son insuffisance, des pensées revigorantes.

Sans cette inquiétude que mon hébétude ne se détache de la blancheur de la page si les mots jetés n'y étaient raturés par la strophe rimée qui s'y compose, m'escrimerais-je à croiser des rimes qui, aubaines sous ma plume incertaine, donnent à croire que ma main les agence comme je pense alors que c'est à leurs phonèmes qui restent les mêmes plutôt qu'à leur signifié d'un impensé que l'écoute de mes yeux se raccrochent, si bien que le cheminement de mon esprit ne se poursuit que lorsque la musique des mots s'accorde sur un tempo.

Sur les quais désertés où mon poème m'entraîne pour que j'y entende défiler des strophes qui claudiquent sur la tonique d'une musique qui incite à s'aventurer dans l'immensité du vide où le monde ne cesse d'advenir, je raboute l'embrouillamini de leur cacophonie en reliant d'un trait appuyé les fragments entourés, mais comme mon talent de poète se résume à écouter les rencontres heureuses des rimes lorsque s'animent les rouages du langage dans le vide créateur de la page, combien de fois encore vais-je, insatisfait, les croiser sur un quai déserté.

Toi, Michel, mon vieil ami, tu perçois si bien que la beauté d'un paysage ne distrait mes yeux de la page où la strophe désarticulée lutte avec le vide attracteur contre lequel bute l'inconnu du contenu de la tournure imprévue que tu me suggères, pour alléger ma peine, d'accrocher les rimes vaines qui s'amoncellent dans mes rechutes, aux ballons qu'aiment lâcher les enfants pour que d'autres mains remplissent les blancs à l'autre bout du vent.

Combien de fois vais-je sourire, en laissant le souffle du vent emporter ce que j'oublie si je ne l'écris, de ne plus me voûter pour cueillir le mot précis qui clarifie la pensée recherchée par mon esprit démuné de n'avoir acquis un savoir qui par ses racines fructifie, s'ingénie à trouver dans l'attraction du vide créateur la logique qui s'en déduit, maintenant que se dérobe à mes yeux, dans cette ultime strophe de ce poème prétentieux dont l'inachèvement me repose, le parfum discret de la rose qui, avec la dernière rime butinée sur la ramure rouillée, se serait éclore.

*poème relu et modifié
le vendredi 26 mai 2023
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

L'hébétude dont je parle

Rechute - III -

à Éric Simon et à Éliane Hervé.

Plutôt que dans sourire comme étant des contributions sans avenir, c'est dans l'enfer que nous enferment les “Lois” de la “République” échafaudées avec une rigueur orthographique par le philosophe qui, assis à la place du roi, gouverne une cité idéale de citoyens encadrés par des gardiens armés mais d'où en sera chassé le poète dont les dithyrambes reposent sur le délire des buveurs d'élixir et non sur des concepts qui se décrètent bien qu'ineptes.

Alors que Socrate répète aux jeunes Athéniens qu'il sait qu'il ne sait rien et que seuls les dialogues fructueux échangés avec eux le sortent du fatras de son embarras, son élève Platon ne perçoit pas que sa plume, de jeune poète devenue celle d'un philosophe résolu, substitue au souffle pressant du héros tragique, le plat développement d'une écriture logique.

Comme le rhapsode enchaîne à la volée, pour garder l'attention des auditeurs rassemblés, les épisodes les plus édifiants de son épopée, le philosophe-roi étage sur sa page les plans d'une cité où les citoyens sont cloisonnés suivant leur degré de conversion aux lois écrites d'une république composées de collages judicieux de dialogues laborieux découpés et tournés dans tous les sens pour en extraire une implacable efficacité.

« Celui qui, en revanche, n'a rien de plus précieux que ce qu'il a composé et qu'il a écrit, en passant du temps à le tourner dans tous les sens, à coller des morceaux les uns avec les autres et à faire des coupures, c'est à juste titre, je suppose, que tu l'appelleras « poète », « rédacteur de discours », ou « rédacteur de lois ». — Platon - Phèdre - 278e

Que les citoyens des cités, faute d'épouser des idées suprêmes, soient gouvernés par l'ombre d'eux-mêmes projetée sur des écrans par une lanterne comme sur les parois d'une caverne, ne s'en diffère le poète dont l'esprit divague au gré des fadaïses d'une métrique bancalé tant que sa prose versifiée ne boucle, dans une tournure qui plaise, sur une allégation originale.

À la différence du philosophe qui, en hybridant les racines des mots génère des concepts souverains qui renversent les préceptes anciens, poétaillon ma plume ne cesse de revenir sur la page blanche dont le vide infini m'inspire à mesure que je m'y perds aussi longtemps que les moments d'absence de ma pensée en quête de sens ne se découpent en vers.

Pour que lecteur perçoive, entre les lignes d'une prose aventureuse endiguée par la rime scrupuleuse, le vide blanc de la page dans lequel je m'absente quand aucune pensée ne se présente à mon esprit qui se concentre, j'extrais de la montagne de charabias sur le vide créateur où ma spéculation s'enlise, la strate opaque d'une hébétude rémanente qui, dans une tournure de phrase concise, doctement se matérialise.

Si, en amont de mon effort de vouloir combler le vide inépuisable de ma page blanche avec une épreuve incontestable de la force d'attraction du vide créateur, ma plume pataude marque le pas et, en aval des embardées de celle-ci, une fois l'imbroglio du premier jet ordonné dans une tournure finaude, j'ai de l'esprit, alors le vide blanc de la page qui épuise mon attention se transforme, par orgueil et prétention, en une ligne d'horizon.

Contrairement au philosophe qui consolide avec sa plume savante des concepts arides, ce grimoire s'appuie sur la blancheur indifférenciée de la page qui se stratifie dans ma mémoire lorsque s'y réfléchit l'hébétude qui stagne dans les replis de mon esprit, car ce qui importe ce n'est pas d'engranger un savoir encombrant sur le vide créateur d'une page blanche mais, avec deux rimes qui l'expriment, de passer du jour au lendemain sans perdre le nord en chemin.

Alors que s'effacent, assombris les plis lourds du rideau de mes oublis, l'or et le givre de la dernière saison de ma vie, de temps à autre ma plume dérivante parvient, avec les mots d'une folie qui brisent l'hébétude de mon esprit, à surmonter le vide illimité qui m'opprime s'il n'est, sur ma page blanche, bordé avec adresse.

La surface blanche et lisse de la page où l'hébéture de mon esprit ne cille, resterait figée dans le temps comme un cadran d'horloge sans aiguille si, une fois le ressort de cette métaphore débloqué, les rimes qui sonnent aux heures où mon esprit déraisonne ne trouvaient le sésame pour explorer le vide attracteur, et surtout de faire que ma page blanche ne s'encombre d'un savoir obtus qui détournerait ma vue du vide illimité qui s'enrange dans une logique étrange.

Puisque ce n'est qu'après moult collages des fragments d'un verbiage que l'écoute attentive de mes yeux perçoit le vide infini de ma page blanche dans la transparence d'une image qui se multiplie sur elle-même tout en restant la même, il me faut attendre que la tournure de la strophe soit clairement déroulée pour que mon esprit hébété puisse, dans le sillage de mes doigts, continuer à cheminer dans un vide dont le mirage se reproduit sur chaque page.

La bulle de silence dans laquelle s'enferme mon esprit quand son insuffisance se dissout dans la blancheur ouatée de la page, serait illimitée dans sa croissance si je ne devais marquer le fait que, tant qu'une phrase bricolée n'ait surmonté la vanité du sage de ne pas laisser de traces de son passage comme les astres qui tournent en rond dans l'espace, hébété je reste sur place sans que, sous mes yeux ne passe, une pensée perspicace sur la ressource illimitée du vide.

Sans cette aventure dans l'écriture où les gestes de la main précèdent les avancées de l'esprit, n'advierait la nécessité de sacrifier nombre de feuilles de papier où l'écho des rimes décide du cours sans raturage des mots de mon bagage pour que perdure dans le futur, quand bien même les allégations obtenues sur le vide créateur soient incongrues, le balisage des pages parcourues par mon insuffisance afin d'acquérir, en fusionnant avec le vide illimité, une consistance.

Pareillement à la belle attitude de l'enfant qui enrobait son hébétude des rimes désuètes de la comptine qu'il clamait à tue-tête dans l'effort de toutes les connaître, les fragments de la phrase disloquée qui, une fois combinés avec adresse, délivrent une pensée sur le vide créateur dont l'histoire ne progresse que lorsque se compose sur ma page, entre les longues plages d'hébétude où ne s'engrènent les rouages du langage, une nouvelle image blanche du vide, m'apparaît alors comme reposoir le sommeil dans la nuit noire.

Les pensées flatteuses déjà capturées ne me sont d'aucun soutien quand dans l'hébétude brumeuse je me tiens, car seules les rimes fidèles qui, sur ma page, s'entr'appellent dans la virtuosité d'une ritournelle réussissent à ce que les mots qui dépeignent le vide blanc de la page résonnent dans la chambre d'écho de mon cerveau et de m'enorgueillir, captivé par le mouvement d'engrenage de la machinerie du langage, d'être un idiot manipulé par le fil des mots.

Comme s'agrègent les nuages de gaz en suspension dans l'éther, mes pensées évanescentes se concrétisent à mesure que les balbuties de mon idiotie s'agencent dans des phrases éloquentes pour en déduire que, sans le vide de l'aire vierge des pages qui capte l'effort de mon esprit de cueillir les pensées qui fleurissent dans le geste de les écrire, je ne tromperais mon hébétude avec des raturages.

C'est dans l'effort de penser par moi-même dans le geste d'écrire un poème, que dans le même mouvement s'est imposés dans mon esprit que le vide blanc de ma page est l'attracteur du flux des pensées diffuses car non encore formulées par les rouages du langage et que l'aire vierge des pages est infinie, car des inlassables remaniements de l'embrouillamini qui s'écrit, seule une justesse de la prosodie scelle la véracité de la strophe que je relis.

Entre le moment où, sur la page blanche, se réfléchit l'hébétude qui contrarie le geste de la main à enchaîner les mots autour de la vision du vide qui absorbe mon quotidien, et le trait lumineux de la pensée qui jaillit du raccourci d'une tournure pour percuter mon esprit qui s'égare dans les ratures, pendant des années il ne me faut revenir sur l'embrouillamini de mes idioties, épuisé déjà par l'insatisfaction qui s'ensuit, puisque d'échouer à les écrire, entretient mon délire.

Face à la blancheur de la page que mes yeux lisent sans trouver de prise j'attends, n'ayant le dernier mot que si ma plume radoteuse en égrène les premiers, que la rime enfantine des anciennes comptines à laquelle reste attaché le passé oublié d'une enfance refoulée enjambe les moments d'hébertude de mon esprit pour que soit consignée, avec la dernière qui resquille pour arriver la première à la fin de la ligne, la durée pesante de la pensée absente.

Perdure cette aventure dans l'écriture où le cheminement de mon esprit dépend du vide attracteur de l'aire vierge des pages puisque ma langue ne saurait, dans la fluidité d'un souffle qui vous esbroufe, énoncer le vide infiniment créateur de ma page blanche, car ce n'est que lorsque ma main précède de son geste la pensée entravée par ma paresse que, sous mes yeux, s'impose l'ordonnancement du signifié des mots que la mélodie des rimes compose.

La mémoire effacée de mon enfance ne se retrouverait dans des histoires qui en dédoublent outrageusement le silence, si les moutures qui ne conviennent à la phrase incertaine qui se dérobe à la peine du poète qui enfourne ses charentaises pour voyager sans quitter sa chaise, ne finissaient par ramener son esprit hagard au vide infini de la page blanche d'où il part, atteignant ainsi le sommet de son art.

Dans l'hébétude attendrais-je la mise en mouvement des rouages du langage pour déployer une pensée avec les mots de mon bagage si je n'avais appris, dès le plus jeune âge, dans un long apprentissage le geste minutieux et précis d'attacher les lettres par leur queue et d'enchaîner les mots sans accroc pour que, la page d'écriture réussie, la dextérité des doigts instruisse l'esprit.

Contrairement aux esprits savants qui cogitent le clair énoncé que leur plume régurgite vient le moment où, n'ayant acquis la sagesse de contempler une page blanche sans que, de la persistance de la pensée absente, mon esprit ne s'angoisse, que dans le vide de la page qui ne change tant que mon hébétude s'y mélange, se dessine dans le sillage de mes doigts un passage jalonné par les rimes des bribes éparses que je n'efface pour avancer en retrait du contenu de la pensée que la phrase encore ne connaît.

Pour dépasser l'hébétude pesante qui entrave le cheminement de mon esprit qui s'aventure dans le futur avec des griffonnages obscurs, est-ce raisonnable d'assimiler le vide illimité des feuilles de papier recyclé ignoré par le plumitif qui déroule son histoire dans le temps qui passe plutôt que dans l'espace, à l'expansion de l'éther d'où l'univers ne sort ?

Lorsque la surface millimétrée de ma feuille de papier se superpose au ciel constellé et que la question se pose : pourquoi un univers grandiose ? répondre que la grosseur d'un point varie suivant que l'espace du vide s'agrandit ou se réduit autour de lui, le dois-je à l'aire vierge de la feuille de papier recyclé qui relance mon délire à mesure que son horizon dans l'illimité se retire, ou à la strophe bancale qui défaille pour retomber sur une trouvaille de sa rimaille.

Bien que mon ambition de poétaillon soit que se vérifie mon histoire d'un vide créateur sur l'aire vierge d'une page, sur la phrase confuse d'une pensée diffuse qui, dans le tourbillonnement d'une boucle de mots, soudain s'élançe devenue convaincante dans une tournure étourdissante vers l'immensité de l'éther où se perd l'énergie dissipée de la matière, en emportant mon esprit gauchi par la rapidité de son raccourci, je suis, hagard, constamment en retard.

Comme la strophe aboutie est aussitôt reléguée dans l'oubli pour que se façonne dans le vide attracteur de ma page blanche, la tournure différente qui en délivrera une nouvelle facette qui éclaire ma quête et que je reste privé de la pensée que mon esprit s'approprie qu'une fois que s'est tramée la strophe parachevée dans le verbiage décousu dont le filage est réfréné par mon hébétude depuis le début, dans le confort de mon entendement je souffre de l'angoisse de ne posséder une pensée avant que celle-ci ne soit, sur le papier, formulée.

Puisque la contribution du vide de la page blanche où la pensée convoitée est encore absente ne peut être reconnue sans qu'elle ne soit lue, poète amateur je dois attendre, pour que le verbiage sur le vide créateur contente mon esprit qui vaque entre l'ignorance et l'oubli, que la rime dont je dispose librement dans la prose offre à mes yeux, en tordant comme un ressort la tournure de la phrase qui se crée dans son essor, une lecture du vide illimité encore silencieux.

Après avoir divagué longtemps en compagnie de soliloques évanescents qui ne conduisent à rien de probant vient l'heure où, sur la feuille vierge de papier recyclé acheté en quantité, je culbute la strophe imparfaite jusqu'à ce qu'une pensée chouette pirouette hors de ma tête pour autant que la force d'attraction créatrice du vide, de la pertinence de l'écart obtenu dans l'excentricité de sa chute, en décide.

Puisque la création je la vois dans l'expansion qui s'accélère de l'éther où, dans un comblement du vide par le vide, s'agrègent les nuages de gaz et de poussière, et dans l'aire vierge illimitée de la feuille de papier recyclé où, dans la poignée de mots dispersés, les quelques rimes d'une pensée commencent à scintiller, sans le vide créateur auquel s'est convertit mon esprit démuné plutôt qu'au souffle divin qui crée le monde à partir de rien, à quoi penserais-je ?

Mon esprit poursuivrait-il son cheminement si l'aire vierge des feuilles de papier recyclé n'était illimitée et que je ne puisse brasser les mots de la phrase biffée jusqu'à ce qu'une tournure chantante délivre une pensée stimulante sur le vide créateur où la forme des corps évolue à mesure que l'énergie de leur contenu diminue jusqu'au dernier grain, comme du point final qui laisse, blanche, la page suivante.

À l'image des éléments de l'univers qui se complexifient à mesure que la matière se refroidit dans un éther dont l'expansion s'accélère dans le froid absolu du vide originel qui l'englobe, le salmigondis de mes mots maladroitement rassemblés ne s'ordonnerait en une strophe ciselée pour que mon esprit hébété puisse embrasser une pensée renouvelée sur le vide attracteur, si l'aire vierge de ma page n'était l'espace créateur de la phrase tâtonnante dont la forme évolue avec son contenu.

Est-ce à mesure que le schème du poème s'affermit que le nombre de pages de l'ouvrage se multiplie plutôt qu'à la lubie du poète de remettre la mise en mouvement de son esprit à la force d'attraction du vide de l'aire vierge de sa page dont l'horizon infiniment se retire, vu que son délire ne lui vient avec les ondes vibrantes de son expire, mais avec le geste de l'écrire.

Alors que je suis incapable de boucler dans ma tête la phrase parfaite que je n'aurais plus qu'à transposer sur le papier il advient, comme pour l'enfant qui, plutôt que d'apprendre pour bêtement comprendre, préférerait combiner des solutions jusqu'à ce que l'une d'elles lui paraisse vraisemblable sur son cahier d'école, que certaines fariboles que j'accumule pour la gloriole brillent comme des perles.

Comme l'air inhalé rythme mon souffle, l'aire vierge de la page ne cesse de manquer à la strophe que je pressure jusqu'à ce que, dans sa dernière mouture, en jaillisse la pensée qui réponde au soucis de mon esprit de savoir si son cheminement se poursuivrait dans un vide qui cesserait de s'agrandir et où la flèche du temps, dans un univers qui ne serait ni en expansion, ni inversé dans une contraction, resterait infiniment immobile ?

Bien que l'hébétude de mon esprit perdure derrière les ratures ma main apprend, dans les va-et-vient de ses tâtonnements, que c'est dans le vide, pour peu que l'écriture y acquièrent une ossature solide, que le futur de mes pensées réside, car comme l'air invisible que j'inspire sur un pas encore valide, c'est le vide inépuisable des pages vierges qui entretient l'effort d'apparaître de la vacuité de mon être.

Privée d'une page blanche, la rencontre de la phrase malhabile avec une tournure subtile ne se ferait et mon esprit qui est mû par un stylet qui talonne la pensée convoitée en raturant les deux derniers mots qui s'en approchent pour un troisième qui la piétine, n'affronterait jusqu'à l'heure des matines le vide attracteur qui amplifie son emprise sur un être qui, en le capturant dans des formules obscures, l'intériorise pour consolider sa stature.

Plutôt que d'arpenter quotidiennement ma page blanche, pourquoi ne pas remonter à la première où y est noté ce moment où, la randonnée solitaire arrivée à la fin de la terre, les rayons obliques du soleil rougeoyant me plongèrent, engloutis par la mer, dans la nuit de l'éther, et si le fil tressé du langage ne se rompt dans l'attraction de l'infini constellé, votre voyage repasse par cet astre bolide qui se déplace dans le vide où vous retombez, en équilibre sur un rocher, sur vos deux pieds.

Mes mains ne sachant forger, ni faucille, ni marteau, ni labourer un paysage il ne me reste, dans le décompte de mes vieux jours, le chemin blanc des pages et la torture de l'écriture pour parcourir, derrière les mots qui, à mesure des ratures, s'aventurent à défricher le futur en un point de la terre qui tourne en rond dans l'éther, l'immensité du vide.

Lorsque les rimes qui se disputent le galimatias de la phrase brute que je culbute jusqu'aux heures du jour décalant mes nuits délivrent, au détour d'une tournure avenante, la posture d'une philosophie édifiante et qu'après coup je pense, manque l'hébéété que je suis.

*poème relu et modifié
vendredi 26 mai 2023
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

L'hébétude dont je parle

Rechute - IV -

à Roland Cornthwaite

Alors que j'attendais d'en avoir fini avec la poésie, de troquer les amours de loin et l'univers lointain qui transportent l'âme, dépasse l'esprit, pour profiter de la vie et satisfaire l'appétence de la chair sans que le filtre de la rime ne diffère le moment où le baiser de l'amant aspire la langue et les mots du trouvère, la page blanche où se drape d'élégance la phrase déroulée par la dérobage du sens, me manque.

Sans la page blanche, point de prose dont les mots se détachent des choses pour transporter mon âme aux abords de cet infini où l'amour ne meurt d'être éternellement promis, quand ce n'est pas le vide créateur que mon esprit convoque pour, dans la duperie de son étude, se déprendre de son hébétude, car seules les phrases dont l'habileté des tournures scelle la véracité des pensées qu'elles capturent avec une pirouette pour conclure, triomphent de la tentation de chuter dans le plaisir de s'incarner dans une chair mortelle pour l'une et de l'arrêt de

la poursuite du vide créateur de sa lubie dans
l'aire vierge des pages pour l'autre.

Hormis les amours de loin qui initient mon âme aux désirs infinis en enchaînant les orgies sur le lit blanc de ma page, quelles autres injonctions réveilleraient les pulsions évanouies d'un corps assagi aujourd'hui où mes yeux écoutent, dans le vide de la page vierge qui me vouête, s'éteindre la flamme de vivre vieux comme celle des astres dans l'éther des cieux.

Après une vie solaire où ma volonté ne discernait en mon sein l'arbitraire nécessaire à l'échafaudage d'un dessein, et une lunaire où mon âme s'est vautrée nue dans des épanchements malvenus je me retrouve, pour conjurer l'angoisse que soit absorbé, à la fin des temps, l'éther poussiéreux des cieux par le néant, les pages du livre ne menant plus à Dieu, à soutirer de ma page blanche, avec un verbe engrangé dans une enfance oubliée, le vide créateur qui offre une consistance à mon existence.

Du fait d'avoir été privé, dans mon jeune âge, d'un ancrage dans un havre sans orage, les élans de ma chair amoureuse ne s'aventurent en dehors de la cage du langage, si bien que ma page blanche est l'espace infini où mon âme désirante déploie ses ailes sitôt qu'au devant d'elle, troussées par une plume audacieuse, se couchent des phrases scabreuses, car ce n'est pas une muse savante, mais une sirène sensitive qui gouverne cette irrépressible dérive.

Les couples de rimes simplettes que l'on se répète pour ne pas pleurer dans sa tête ayant promis à une âme en repli qu'aucune méprise ne déchirera les pages de l'amour sans orage de tous les âges d'un visage que je vivrai demain, depuis mon enfance, l'aujourd'hui qui passe ne compte pour rien.

Pour préserver l'amour promis de la mort qui me privera de sa rencontre mon âme vole sur ma page, emportée par le débordage de rimes vulgaires d'une poésie outrancière où mon ombre jouit sans encombre d'amours sans nombre vers l'espace infini des nuits de sa mélancolie, alors que mon esprit se limite à cheminer sur la surface vierge des pages où les pensées s'affinent dans le prolongement de leur trace, puisque c'est ainsi que les lignes d'encre noire se partagent les mots de mon bagage.

Mes fantasmagories ne se manigancent pas dans mon esprit mais sur la page criblée de mots obscènes à partir desquels des réminiscences de voyeurs trament avec ferveur le raconter qui ramène au nœud œdipien du départ, aussi, comme le serpent mû par l'alphabet de ses entrelacs découvre l'objet de son désir en prolongeant la trace qui s'en approche dans la poussière, la tentation pernicieuse de la phrase venimeuse ne m'est connue qu'une fois que son déroulé ne m'est conduit à une chute scabreuse.

Si mon esprit découragé renonce à agrandir ses vues en démêlant patiemment l'imbroglio de mots usés de son verbiage sur le vide attracteur de la page, c'est mon âme endiablée qui d'emblée en pervertit le contenu pour jouir de la phrase inconvenante qui, lisse comme un serpent, traverse mon corps absent pour faire que l'amour promis ne soit qu'un désir infini qui le fortifie, puisque tel est mon sort jusqu'à l'heure de la mort.

De peur qu'elle ne se retrouve enfermée dans l'horizon d'un ciel rabaissé sur la rotondité de la terre comme dans une prison entourée de son cimetière mon âme m'assigne, pour que ne s'interrompt son voyage vers l'infini de l'amour promis, à céder aux rimes indignes qui s'alignent jusque dans les recoins de la page afin que se multiplient des orgies impunies que le désir ne cesse de pervertir, pour ne point faiblir.

Mon être ne cessant de courtiser la lettre pour retrouver les rimes dévoyées qui transportent mon âme depuis l'adolescence où déjà leurs accordances troublaient mes sens, les élans de mon désir s'enlacent aux audaces des phrases salaces jusqu'à ce que, comme deux serpents qui s'enroulent l'un à l'autre à mesure qu'ils se dressent en sifflant, ma psyché prostituée jouisse de leur érection en cédant à l'impératif féminin de sa conjugaison.

Mon âme n'étant vive que si un verbe avilissant l'avive, pour apaiser sa crainte que sa soif d'être aimée ne soit plus étanchée sur le lit blanc de ma page en abusant des mots crus du poème impatient d'être lu la nuit au coin d'une rue avec des inconnus, aux phrases dérangeantes des ébats attendus, je rajoute de l'ambigüe.

Rimailleur à compte d'auteur attendrais-je, pour être le tendre du défricheur certain de me fendre au détour de la page hardiment troussée, que me surprennent des phrases obscènes si mes mains, avant de manier les quarante-deux caractères d'un alphabet abstrait, avaient été initiées à l'art de caresser l'aimé qui me reconnaîtrait.

Alors que pour pleinement jouir de la chair l'esprit doit se défaire du verbe, de mon âme troublée j'entends la voix parler en moi quand la tournure suggestive de la phrase lascive décline mon penchant d'être Ève pour Adam et que m'aspire le vertige d'assouvir la spirale sans fin de ce désir dans les outrances de ne plus le contenir.

Au verso des pages d'une cosmogonie où je conjure l'angoisse du néant avec un vide originel qui, de n'être créé, est éternel et où s'accélère l'expansion de l'univers pour que la matière ne reste enfermée dans un enfer, ma plume de poète aiguillonne l'ombre détachée de mon corps vers des orgies sauvages afin que mon âme ne soit privée dans son voyage de ses amours de loin sur ma page, si bien que les tournures développées des strophes versifiées m'acculent à cette extrémité d'être pourfendu par le cul.

Les amants sans visage que je n'éconduis du drap blanc de ma page afin que ruissellent, lors de ces rencontres providentielles, les rimes compromettantes qui enchantent une âme ardente au point que, mise à nue par les stances qui affermissent les suggestions perverses qui la relancent, elle fléchit avant que ne soient explicitement réunis les mots hardis de l'orgie qui s'ensuit, dans la ferveur des nuits où s'écrivent mes folies, entre deux virgules, m'enculent.

Le bleu du ciel lavé par la pluie dont le retour me ravit plus je vieillis me transporterait-il encore en s'abîmant vers la pureté dernière du firmament qui s'allège en s'agrandissant des astres consumés si, alertée par le cœur battant de l'enfant obéissant qui ne comprenait ce qui lui arrivait que si des mots le lui disaient, plaqué contre le mur de pierre par l'officiant des messes et des prières, mon âme avait chu, une bite dans le cul.

Pour ne pas rester enfermé dans le souvenir d'une enfance souillée par le pasteur égaré qui déposa sur mes lèvres la saveur d'être le féminin de l'homme dans un baiser, mon âme qui s'est ressaisie de mon souffle en déchirant une fenêtre de lumière dans l'épaisseur de la nuit permissive à l'appétence des sens, m'a pris sous son aile et depuis, bien que les rimes intimes m'émasculent pour transcender un corps désireux qu'on l'encule, de prendre langue avec le démon qui entretient la tentation de s'adonner sans rémission aux plaisirs distillés par la morsure du serpent, je ne réponds jamais non.

Mon âme, dont le vol vers l'amour illimité est porté sur ma page, par les rimes vulgaires de mon vocabulaire jusqu'à ce que les plus outrancières lui soufflent que son voyage se poursuivra quand bien même les mots grossiers cesseront de s'enfiler sous la plume fatiguée du poète dégrisé, allégée d'être ainsi déliée de l'impasse du présent qui passe au point que de chuter dans l'Hadès en passant par mes fesses elle s'en moque comme d'une fin dernière de mon froc, n'ayant plus de mots à rajouter à son dilemme, c'est vers la lignée brisée du père

omnipotent comme un totem que remonte alors
la fêlure qui parcourt mes poèmes.

Puisque mort, le Dieu du livre le restera, les mots du père qui rappelle à lui son fils après l'avoir abandonné resteront à jamais tus, ainsi il en est dans le vide créateur de ma page où l'idiome tramé par un agencement judicieux des mots ne laisse mon esprit idiot, et pour une âme qui croit que son voyage se poursuivra, par delà les couchés rougeoyants du soleil dans l'éther d'une nuit sans fin, sans que jamais ne sera rompu le lien noué sur ma page avec son amour de loin.

Des chevaux de bois du manège que réussissait à faire tourner dans un refrain la musique des rimes de l'enfant puni dans son coin, au contentement de mes fesses que réitère sur moult pages pour une âme sans âge dans un diabolique racolage ma plume sans délicatesse de poète qui troque ainsi sa tristesse, le geste de perpétuer cette aventure dans l'écriture se fait-il pour que ne s'enferme mon ego dans une hébétude qui ne dit mot, ou pour satisfaire une psyché qui se laisse inverser sans réticence par les mots crûs qui s'agencent au gré de leur consonance.

À quoi dois-je mon retrait dans une vie sans attrait ? à cette hébétude indécrottable qui ne voit pas venir la phrase improbable ou aux rimes équivoques d'une poésie baroque qui, pour que ne devienne un filon cet envers sombre d'une ombre de vieux radoteur qui connaîtrait ses pensées avant qu'elles ne soient formulées, accentue la faille que n'épuise le travail.

Mes pages n'étant que des fragments d'un seul et même miroir, tout un chacun peut y voir le savoir que je n'ai pas acquis, le pouvoir que je n'ai pas conquis d'une vie que je n'ai pas saisie.

Après avoir tourné les pages de mes amours de loin où aux aspirations de l'âme ne se mêlent les humeurs du corps, dépourvu d'avoir connu l'envers de mon être par le cul je me coltine à présent, embarqué dans ce non-poème tanguant vers l'âge du naufrage, une l'hébétude dont les durées pesantes lestent mon geste qui a perdu l'entrain de contenir le vide qui abonde sur le chemin des pages blanches qui se confondent dans le retour des jours sans amour.

Le premier jet surgi du vide où l'indéterminé se consolide et se prolonge en un trait d'esprit quand la pensée s'arque à l'extrême dans la solitude d'un poème, me dérobe-t-il le monde pour qu'à la pulsion de mort je ne succombe et que mon âme, alors que mes os se disloqueront dans le creux terreux d'une tombe, poursuive sa course dans l'infini des cieux sans que ses ailes, héritées des anges et des dieux, ne soient trop alourdies par les cendres d'une fusion de la chair vite refroidie par l'absence du désir d'un amour dont ne s'éteint la flamme.

Bien que l'éternité de mon âme ne me leurre, que la chape d'hébétude se referme sur mon esprit demeure quand mes échappées vers le vide infini sont obstruées par l'horizon d'un ciel d'une terre immobile sous mes pieds, cette hébétude ne me pèserait si, de tromper la poésie n'en ayant plus peur, après s'être saisi de mon ombre penchée sur la page, mon corps s'adonnait au dérèglement de tous ses sens.

La psyché du poète acrimonieux qui, après s'être dédoublée dans un corps fiévreux, s'ouvre pour être aimée à des aveux, aviverait-elle plus encore la flamme noire de mes yeux si, plutôt que de courtiser les écarts égrillards d'une poésie sans fard qui n'a d'autre fin, dans une litanie lancinante que n'épuisent les rimes entêtantes, que de boucler dans l'oubli du temps à la rencontre de l'attentionné qui entendra dans les obscénités d'un délire, les dictas d'une lyre, je m'en retournais être harponné là où les solitudes ralentissent le pas.

La répétition de ce rituel où, enculée, la chair jouit d'être mortelle, pourquoi l'accomplirais-je si, sous le couvercle d'un ciel dont l'horizon m'encercle, ne se détache un envol de mon corps cloué au sol ? Alors que les rimes ordurières d'une prose roturière détournent les pulsions criantes de la chair vers une prière qui fera, l'esprit de cette dernière échappant au cycle de la poussière, qu'à la mort de mon corps, ensevelie dans la terre, mon âme ne sera.

Cette poésie des bas-fonds qui m'est d'autant salutaire que la crudité de ses rimes incite aux dévoilements intimes, élève-t-elle mon âme vers la plus évidée des nues sans que jamais, pourfendu par le cul, mon corps au monde n'ait appartenu, à moins qu'en tuant cette angélique gardienne avant l'heure, le verbe extirpé de ma chair n'érigeant plus de barrière, à l'errance dictée par l'appétence des sens m'y abandonner comme si, dans les premières années de mon enfance, définitivement, je l'avais été.

Notre propre drame nous étant connu qu'une fois qu'il se déclame tu m'as entraîné, mon âme, pour confesser ta fascination pour ce dard charnel qui t'aurait déchiré les ailes en pénétrant mon corps vaincu par le cul, dans les orgies d'une poésie qui aujourd'hui me laissent, aux abords de la vieillesse, avec l'hébétude pour compagnie.

Rajouter, avant qu'une tournure affutée ne relance la phrase griffonnée vers une visée autre que celle escomptée, que sans les rimes de bagatelles qui astreignent ma ritournelle à passer par l'aveu formel de chacune d'elles, mon âme désirante n'aurait enjambé l'hébétude de mon esprit surpris que puisse s'écrire à rebours, une poésie d'amour sans retour.

Cette petite musique des rimes qui s'impose dans les cascades de mots déversées sans pause par une prose alors que je ne m'imaginai la tournure que prendrait cette aventure dans l'écriture qui, pour mon âme, prolonge l'amour promis jusqu'aux abords de l'infini et, pour soulager mon esprit de son hébétude, soutire du sens de la trace déployée dans l'espace, mais comme le cours de mes jours passés à attendre l'amour découle des avancées du langage qui en freinent le rattrapage, avec ce dernier tour malin, pour qu'aujourd'hui ne ressemble à demain, ici, prend fin.

poème relu et modifié
le vendredi 26 mai 2023
D. P.

à propos

Les droits d'auteur sur le poème :
“L'hébéture dont je parle”
sont réservés.

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un
amateur en vu d'un usage strictement personnel
et non marchand.

La transcription des poèmes et la mise en page de
cet ouvrage numérique ont été effectuées par
l'Atelier Nulpar, à Rezé,

Publié le jeudi 17 octobre 2019.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements